

**Québec français**



## **Les passeurs de mémoire**

Denys Lelièvre

Number 161, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63992ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Les Publications Québec français

**ISSN**

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Lelièvre, D. (2011). Les passeurs de mémoire. *Québec français*, (161), 92–95.

Gabriel, comme elle se l'était promis, contre le gré de son père, laissant deviner sa révolte et son envie de vivre comme elle l'entend.

**La haine.** Les villageois vouent une haine marquée à Thomas et, par lui, aux Anglais venus depuis leur île après la Conquête, les exploiter, voire les déposséder. Cette haine est encore plus forte aux yeux du lecteur après avoir pris connaissance de la confession finale de Catherine, qui doit payer pour la conduite des gens de sa race, de son père en particulier, devenant ainsi leur bouc émissaire. C'est aussi la haine des Anglais exploités qui pousse Gabriel à accepter d'aider les corsaires américains. Il venge ainsi la mort de son père.

### La portée du roman

Avec ce premier roman, Rachel Leclerc a voulu, en s'inspirant de l'Histoire de son coin de pays, attirer l'attention sur les injustices dont ont été victimes les pêcheurs gaspésiens à une certaine époque, comme l'avaient fait avant elle Marie LeFranc, dans *Pêcheurs de Gaspésie* (1938) et Noël Audet, dans *L'ombre de l'épervier* (1988). Si elle n'avait pas l'intention d'écrire une saga, comme l'ont fait Arlette Cousture ou Chrystine Brouillet, par exemple, elle a voulu rendre hommage au courage des habitants de ce coin de pays, qui, contre vents et marées, sont parvenus à exister dans la dignité et à se libérer. C'est à la recherche de la vérité que Rachel Leclerc s'est livrée, tout en insistant dans cette délivrance sur l'apport des femmes, qui ont su composer avec un destin souvent difficile. La fin du roman laisse deviner que la lutte des pêcheurs et de leurs épouses n'a pas été inutile : l'espoir renaît, qui avait déjà été annoncé (p. 85), car Victor accepte d'instruire les enfants du village, qui refuseront, grâce à leur instruction, d'être des dépossédés. Le mépris n'aura eu qu'un temps. □

\* Professeuse de littérature québécoise, Université Laval

#### Note

- 1 Rachel Leclerc, *Noces de sable*, Montréal, Boréal, 2011, 219[1] p. (« Boréal compact », n° 221) [1<sup>re</sup> édition : 1995]



## Les passeurs de mémoire

PAR DENYS LELIÈVRE\*

Depuis le début de l'an 2000, la chanson québécoise connaît une belle effervescence et prend des formes de plus en plus éclatées. Le succès d'artistes aussi différents que Les Cowboys Fringants, Pierre Lapointe, Loco Locass et Martha Wainwright illustre une diversité à la fois culturelle, linguistique et musicale. Depuis quelques années, des groupes tels que Arcade Fire, Karkwa et Malajube offrent au public une chanson rock de calibre international. Et de nouveaux auteurs-compositeurs-interprètes ne cessent de s'imposer. Il peut cependant être intéressant de parler d'œuvres qui, pour différentes raisons, s'éloignent de la convergence et jouissent d'une visibilité relative. Certains artistes renouvellent le rapport que la chanson d'ici peut entretenir avec la France ou l'Amérique ou établissent un lien énergique entre tradition et modernité. D'autres explorent plus que jamais les rapports entre l'oralité et l'écriture par l'adaptation à la scène de romans ou de textes de théâtre ou par l'addition d'un support sonore à la publication de poèmes ou de contes.



## Une sorcière comme les autres

Jorane

VEGA Musique, 2011.

Sorti au cœur des grands froids de l'hiver, le nouveau disque de Jorane agit comme un baume inattendu et nous garde bien au chaud. Comme *Nouvelles fréquentations*, des Charbonniers de l'Enfer, il s'agit d'un disque de reprises, de relectures. L'interprète amène l'auditeur là où il ne s'y attend pas. Le choix des pièces révèle que Jorane aime et connaît la chanson. Chaque recueil reflète l'histoire que chacun d'entre nous entretient avec la musique. En quatrième de couverture, en signe de solidarité, des mots d'Anne Sylvestre, qui en profite pour évoquer la mémoire de Pauline Julien. Jorane rassemble autant des chansons québécoises aux textes plus littéraires (Cohen, Desjardins, Sylvestre, Vigneault) que des chansons françaises d'artistes rock dont l'écriture rompt avec la tradition (Indochine, Vanessa Paradis, Niagara). En reprenant les chansons de Sylvestre, Jorane, comme les Charbonniers, rend ainsi hommage à une artiste de la même génération que les Ferré, Brel, Brassens, Barbara, du même calibre, l'une des plus grandes voix de la chanson française, et encore parmi nous (Il faut écouter à tout prix deux albums réalisés au début des années 2000 : *Partage des eaux* et *Les chemins du vent*). Dans « Une sorcière comme les autres », la narratrice représente toutes les femmes de l'Histoire : « Je vous ai portés vivants ° Je vous ai portés enfants ° Dieu comme vous étiez lourds ° Pesant votre poids d'amour ». Créée au début des années soixante-dix, à l'aube des revendications féministes, cette chanson dénonce l'absurdité de la guerre (« Quand vous mouriez sous les bombes ° Je vous cherchais en hurlant ° Me voilà comme une tombe ° Et tout le malheur dedans »), questionne les rôles traditionnels (« Je vous en prie ne m'inventez pas ° Vous l'avez tant fait déjà ») et incite à un changement qui ne se fera pas dans la violence (« Mais un jour la terre s'ouvre ° Et le volcan n'en peut plus... ° Me voilà comme une vague ° Vous ne serez pas noyés »). Une deuxième chanson de Sylvestre, plus légère, nous invite à privilégier les chemins de traverse. « Suzanne », de Leonard Cohen, n'a jamais vraiment

parlé d'autre chose. À l'homme qui se nourrit de désirs, de rêves, d'espoirs et de voyages, Suzanne suggère d'accepter le monde tel qu'il est, dans ses formes multiples, quoique souvent contradictoires, de renouveler la vision qu'il en a : « Elle t'enseigne de son regard à travers les ruines et les fleurs ° à voir les fantômes dans la brume à voir les enfants dans l'aurore ». L'une des chansons les plus séduisantes de l'album est « Marilyn et John », écrite par Franck Langloff et Étienne Roda-Gil et popularisée par Vanessa Paradis à la fin des années quatre-vingt. Les auteurs ont su cerner avec habileté ce célèbre amour clandestin entre Monroe et Kennedy : « Elle s'invente des chansons ° Sur le mariage d'une étoile et d'un lion ».

Femme à la voix de violoncelle ? Violoncelle comme prolongement de la voix ? Les pièces en solo (« Départ », de Gilles Vigneault, « Je te laisserai mes mots », de Patrick Watson) illustrent à merveille à quel point la voix et le violoncelle ne font qu'un. Les arrangements, signés conjointement par Jorane, Alexis McMahon, cet orfèvre des textures sonores, et Éloi Painchaud, sont au service des textes. Ainsi, « En pleine face », de Serge Fiori, est véritablement transfigurée, métamorphosée.

## Nouvelles fréquentations Les Charbonniers de l'Enfer La Tribu, 2010.

Les Charbonniers de l'Enfer nous ont surpris en faisant paraître à la toute fin de l'automne leur septième album, *Nouvelles fréquentations*, qui s'est révélé tout de suite comme l'un des albums les plus riches de 2010. Un cadeau pavant la voie à la nouvelle année ! La passion du groupe pour la musique traditionnelle a toujours été le reflet d'un fort sentiment d'appartenance au Québec. Ce n'est pas la première fois que Les Charbonniers se laissent tenter par la chanson moderne. *La sacrée rencontre*, album réalisé en 2007 avec Gilles Vigneault, ouvrait la porte à d'autres expériences. Avec *Nouvelles fréquentations*, Michel Bordeleau, Michel Faubert, André Marchand, Jean-Claude Mirandette et Normand Miron ont réuni dix grandes chansons du répertoire contemporain dont ils nous offrent des

arrangements pour voix et podorythmie. Le choix de chansons permet de mettre en lumière les affinités qui existent entre tous ceux qui sont opprimés par la différence, raciale (les Autochtones, les Noirs) ou linguistique (les Francophones hors Québec), entre tous ceux qui souffrent d'exclusion. Plusieurs d'entre elles expriment le sentiment de l'exil, le sentiment d'être condamné à l'errance, comme « Le wagon » (« Boxcar »), de Neil Young : « Je roule en wagon dans la nuit ». Mais, la route peut aussi mener, droit devant, vers un ailleurs meilleur. C'est « Le chant d'un patriote », de Félix Leclerc, qui, présentant un homme qui fonde un espoir dans la génération qui le suivra, montre le mieux un homme en marche vers demain. Daniel Lavoie, dans « Jours de plaine », va dans le même sens : « J'ai toutes ces croyances dans le sang ». Les chansons regroupées par les Charbonniers ne s'en tiennent pas qu'à un destin collectif. Par exemple, les mots de Noir Désir, de Kate McGarrigle et de Philippe Tatarcheff, ceux de Roland Giguère mis en musique par



Gilles Bélanger : « Je n'ai pas peur de la route ° Faudrait voir, faut qu'on y goûte » (« Le vent nous portera »), « Je suivrai les repères que j'ai semés » (« Cheminant à la ville »), « À court d'haleine marcher à son deuil » (« Faire terre »). Michel Faubert a demandé à Josiane Hébert, du groupe Galant, tu perds ton temps, de mettre en musique un texte d'Anne Sylvestre dénonçant avec ironie l'insolence et l'arrogance des hommes assoiffés de pouvoir, « Bienvenue chez les humains ». Avec des techniques propres à la musique traditionnelle (le chant *a cappella*, la percussion produite par le tapement des pieds),

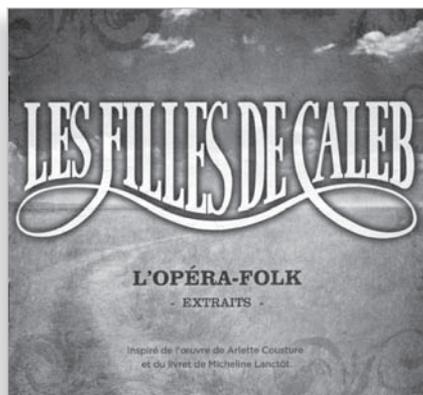
les **Charbonniers de l'Enfer** parviennent à recréer ces chansons, à leur insuffler une vie nouvelle. Un disque incontournable !

**Les Filles de Caleb**  
**L'Opéra-Folk / Extraits**  
**Artistes variés**  
**Tandem.mu, 2010.**

Le début des années 2010 laisse présager d'un fort engouement pour la rencontre sur scène de la chanson, du théâtre et du roman, et ce, dans des formes très variées : comédie musicale (*Le Blues de la métropole, Starmania*), théâtre musical (*Les Belles-Sœurs*), opéra-folk (*Les Filles de Caleb*). Le roman d'Arlette Cousture constitue une saga qui raconte l'histoire d'une famille sur près de soixante-dix ans (1890-1960). Micheline Lancôt signe le livret de l'opéra, Michel Rivard a écrit les paroles et la musique de toutes les chansons. Ce choix d'une musique *folk* aux accents par moments *country*, essentiellement acoustique, respecte ainsi l'époque où se déroulent les événements du roman, période de transition marquée par de profonds changements dans plusieurs domaines : la religion, l'éducation, l'industrie, les rapports hommes-femmes. Sous la forme de monologues et de dialogues, Rivard dessine des portraits, des scènes de vie, toujours avec le souci de nous faire sentir les émotions des personnages. L'œuvre d'Arlette Cousture traite du destin tragique des femmes québécoises dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Mais ce destin n'est-il pas aussi celui des hommes (Ovila, Douville, Napoléon) ? Le roman nous présente des êtres humains qui se font mal sans vraiment le vouloir, coincés dans leur époque. Malgré son côté sauvage, la nature nourrit les hommes de rêves fous, de désirs, d'espoirs.

L'*Opéra-Folk* s'ouvre sur une pièce instrumentale, « Dans les bois ». La nature est encore vierge, peu déboisée. Elle ouvre à tous les possibles. Malgré les chatolements des feuilles, Émilie et Ovila flairent l'« odeur du vent ». Dans « Voir grand, voir devant I », Rivard cerne bien la « fougue » et le « courage » de la jeune institutrice de seize ans : « J'écrivais à la craie ° Les mots qui font la vie ». Suit « Joue de l'accordéon », où Caleb transmet à Émilie le plus bel héritage : « si le ciel

est gris ° si le temps est froid ° joue de la chaleur du bout de tes doigts ° souffle le malheur au-delà de l'horizon ». Après trois années derrière son pupitre d'élève, Ovila quitte la classe, mais non sans déclarer son amour à Émilie. C'est un homme de peu de mots, mais très attentif aux sens. Daniel Boucher interprète bien « Elle a dit ' Nous deux ' » : « trois ans d'école juste pour la voir ° bouger un peu ° l'entendre rire ° et lire mon avenir dans ses yeux ». Ovila s'enfuira rapidement dans les bois. Dans la chanson « Dans mon silence », l'une des plus émouvantes de l'opéra, Rivard exprime à merveille à la fois la solitude de Berthe, devenue carmélite, et le message d'apaisement qu'elle tente de transmettre à son amie : « j'entends ton cœur hurler d'amour... ° comme la douleur trouve un écho ° dans mon silence ». Dans « Ma belle brume », qui renvoie à la lettre qu'Ovila écrit à Émilie depuis le chantier où il travaille, Rivard réussit, derrière les gestes du draveur, à suggérer sa vie entière : « mais la drave voit pas l'temps passer ° et je danse sur les eaux profondes ° en roulant des billots sous mes pieds ». L'un des moments les plus tendres du roman, la nuit de noces d'Émilie et d'Ovila au Lac à la Perchaude, se trouve exprimé dans « À nous la nuit », l'une des chansons les plus fortes de l'opéra. C'est au cœur de la nature qu'ils se retrouvent. Même si les mots d'Ovila sont rattachés à



« L'*Opéra-Folk* s'ouvre sur une pièce instrumentale, "Dans les bois". La nature est encore vierge, peu déboisée. Elle ouvre à tous les possibles. Malgré les chatolements des feuilles, Émilie et Ovila flairent l'« odeur du vent. »

la forêt, l'on sent que c'est Émilie qui lui permet d'accéder à la parole : « laisse-moi plonger dans ton mystère ° la tête première le feu au corps je t'aime à faire trembler la terre ° à décrocher l'étoile du nord ». Les différents interprètes rendent justice aux chansons. Dans « Ne nous marions pas », Yves Soutière, un habitué de ces formes de spectacle (*Nelligan*), communique avec une grande sensibilité l'abnégation de l'inspecteur Douville renonçant au mariage mais, en même temps, son amour profond pour Émilie. Dans « Pourquoi maman, pourquoi ? », Stéphanie Lapointe personnifie bien le personnage de Blanche qui, à quinze ans, interroge sa mère sur l'échec de son mariage. Enfin, « Voir grand, voir devant II », Caroline d'Astous Paquet et Luce Dufault unissent leurs voix pour évoquer la jeune Élise, qui est prête à envisager l'avenir avec « fougue » et « innocence ». Les arrangements servent toujours bien le sens des textes. « C'est un monsieur » donne la parole à Céline, la mère d'Émilie, qui voit dans l'inspecteur Douville le meilleur des partis. Une grande réalisation !

**No parano**  
**Juliette**  
**Polydor, 2011**

Qui est donc Juliette ? Après vingt-sept ans de carrière, elle semble toujours un secret bien gardé, une artiste connue que par des cercles d'initiés tant en France qu'ici. Et, pourtant, la reconnaissance est bel et bien au rendez-vous : deux prix de l'*Académie Charles-Cros*, deux *Victoires de la musique*, *Chevalier des Arts et des Lettres*, *Chevalier de l'Ordre du Mérite* ! Rebelle, indomptable et souverainement libre, volontiers à contre-courant dans sa musique, Juliette Noureddine est l'exemple même de l'artiste qui refuse tout compromis, de la lignée des plus grands : Ferré, Brel, Brassens, Barbara, Sylvestre. De Baudelaire, elle retiendrait l'extrême lucidité, de Rimbaud, la rage latente, la subversion du « petit poète de sept ans ». Auteure-compositrice-interprète, pianiste, arrangeuse, Juliette touche à tout. Des albums à retenir : *Rimes féminines* – œuvre de collaboration avec un parolier de génie, Pierre Philippe, ayant signé des textes admirables pour Jean Guidoni dans

« J'ai peur de la rencontre  
avec le passé qui revient  
pour affronter ma vie  
J'ai peur des nuits  
peuplées de souvenirs  
qui enchaîneront ma rêverie  
Mais le voyageur qui fuit  
tôt ou tard arrête sa marche  
et même si l'oubli qui détruit tout  
a tué mon rêve ancien  
il recèle une espérance infinie  
une dernière chance pour mon cœur »  
[Volver]



les années quatre-vingt –, *Chansons et rimes, Ma vie, mon œuvre* (vol.1), *20 ans, 20 chansons*. À travers les histoires qu'elle raconte, elle donne la parole aux femmes. Mais, ce qui plaît surtout chez elle, c'est son humour et sa présence en scène, très théâtrale.

Regroupant cinq compositions et autant de reprises ou d'adaptations de chansons, *No parano* est le cinquième album de Juliette. Parmi les pièces écrites par elle, nous retrouvons dans « Rhum-Pomme » la Juliette légère et coquine, dans « La lueur dans l'œil », la Juliette sensuelle (« Cette lueur dans mon œil qui te suit à la trace ° Tous les sens aux aguets et la griffe rapace ° Fait patte de velours, rejoue et puis se lasse ° Mon œil dans ton œil est un félin qui chasse »), dans « Rue Roger Salengro », la nostalgique, fidèle à ses rêves d'enfance. D'autres chansons témoignent de l'anticonformisme absolu de la chanteuse. Dans « The 'Single' », elle tourne en dérision le star system, les plans de carrière, le jeu de la convergence : « Les Inrocks salueront tout au long de leurs pages ° La diva du mainstream la pop star pas si sage ! ° J'irai sur les plateaux parler de ma musique ° De l'électro-pop chic à tendance acoustique ». Dans « Que tal ? », elle se moque de la bourgeoisie et, un peu à la manière de Vian dans « J'voudrais pas crever », affirme son désir de vivre avant de mourir.

Parmi les reprises, des chansons ou des textes de Salvatore Adamo, Serge Gainsbourg, Carlos Gardel et Jacques Prévert. Le moment le plus fort de l'album est sans doute l'interprétation de « Volver », pièce emblématique du tango des années trente, poème d'Alfredo Le Pera mis en musique par Gardel et offert ici dans la traduction de Nilda Fernandez, un autre personnage unique dans le paysage de la chanson française des trente dernières années. « Volver » exprime avec nostalgie la valse-hésitation entre le passé et le présent : « J'ai peur de la rencontre ° avec le passé qui revient ° pour affronter ma vie ° J'ai peur des nuits ° peuplées de souvenirs ° qui enchaîneront ma rêverie ° Mais le voyageur qui fuit ° tôt ou tard arrête sa marche ° et même si l'oubli qui détruit tout ° a tué mon rêve ancien ° il recèle une espérance infinie ° une dernière chance

pour mon cœur ». La présence d'une chanson d'Adamo peut surprendre. Mais, étonnamment, et cela depuis plusieurs années, la plupart des jeunes chanteurs de la génération actuelle (Cali, Jeanne Cherhal, Renan Luce, Raphaël) reprennent des vieux succès d'Adamo ou créent de nouvelles chansons avec lui. « Une chose pareille » raconte avec un humour noir la relation stérile entre une femme et un homme enlisés dans la routine. Assiste-t-on à la vengeance de la femme ou l'homme provoque-t-il lui-même sa fin ?

Au fil des disques, les influences musicales sont multiples : la chanson française, le musette, la musique classique, le tango. L'instrumentation sort du commun : accordéon, violoncelle, clarinette basse, marimba et percussions. Sur *No parano*, les rythmes latino-américains sont multiples : le tango bien sûr, mais aussi le bolero, le calypso, le candombe, la rumba. □

\* *Journaliste culturel et animateur de l'émission Syracuse-Jazz, chansons et rythmes du monde et de l'émission Univers francophone, consacrée à la chanson francophone et à des entrevues en théâtre et en littérature, à CKRL, radio communautaire de Québec.*

